

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

10

1996. L'année s'achève avec le dixième numéro de notre revue. Comme nous le disions au cours de l'assemblée générale de notre association, le bilan est positif. Et si nous espérons une amélioration, cela concernera le nombre de pages car, pour le contenu, l'accueil que vous faites à nos textes est très encourageant et nous pousse à continuer dans la même voie.

1997. A trois ans du troisième millénaire, nos vœux sont à la fois pluriels et singuliers. D'une manière générale, nous vous souhaitons une bonne et heureuse année et pour le particulier, nous vous souhaitons plus nombreux encore et toujours plus actifs.



N° 10. Décembre 1996. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3
Carthage, ville mythique ?
Alexandre Dumas

Ecrivain public 9
Tables et conférenciers
Jean Pomier



Hommes singuliers 12
Les Bains de la Reine
Jean Bogliolo

Point livres 16
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue



Le musée 20
Harburger ou la poésie des objets
André Appel - Anne-Marie Briat

Les chemins de mémoire 24
Plaidoyer pour un âne
Roland Dorgelès



Brève 28
Un cardinal pour deux villes : Mgr Lavigerie

Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adbérent* : à partir de 75 francs.

Commission paritaire en cours.

Carthage, ville mythique ?

Alexandre Dumas

Alexandre Dumas père, grâce à une opportune mission diplomatique, découvre l'Afrique du Nord, du 26 novembre 1846 au 4 janvier 1847. Il commentera les réceptions, les événements, il fera des digressions géographiques ou historiques dans un récit publié sous le titre *Le Véloce*, du nom du bateau sur lequel il a voyagé. Le 8 décembre, il est à Carthage. Les ruines de la ville l'impressionnent et il se plaît à rappeler le destin étonnant de cette ville dont le souvenir parfois n'est marqué que par ces trois mots : *Delenda est Carthago*.

Je crois qu'on m'en voudrait si, arrivant sur cette terre historique, je ne disais pas un mot des deux Carthages, si je ne prononçais pas, ne fût-ce qu'à demi-voix, les noms d'Annibal et de saint Louis.

Carthage, la vieille Carthage bien entendu, la Carthage tyrienne ou phénicienne, la Carthage d'Annibal, la rivale et l'ennemie de Rome, a, comme toute ville importante, deux origines : l'origine historique et l'origine fabuleuse, l'origine que lui ont faite les archéologues, et l'origine que lui a faite Virgile.

Il va sans dire que l'origine des archéologues, c'est-à-dire la vraie, est obscure, incertaine, perdue dans cette nuit des temps où la science n'apparaît jamais qu'à l'état d'aurore boréale.

Il va sans dire que l'origine fabuleuse est claire, précise, probable, et, ce qui ne gêne rien à la chose, poétique en même temps.

La Carthage des historiens fut fondée 1059 ans avant Jésus-Christ par une colonie tyrienne chassée de son pays. Elle reçut le nom phénicien de Kartha-Haddad, ou ville neuve. Plus tard, les Grecs, quand ils la connurent, l'appelèrent Karchedon, et les Romains Carthago.

Mais, à côté de ce premier jalon reconnu, de cette première pierre posée, rien sur Carthage, que ce qu'en disent le Grec Hérodote et le Sicilien Diodore.

La Carthage de Didon est resplendissante de lumière. Fille de Belus, roi de Tyr, Didon doit fuir, à la mort de son père, à cause de son frère, Pygmalion, qui a fait assassiner

son mari. Elle arrive à Utique, colonie tyrienne, y est accueillie comme une sœur et comme une reine à la fois, par les habitants, et achète d'eux, sur l'endroit de la plage qui lui conviendra le mieux, tout l'espace que pourra entourer le cuir d'un taureau... Didon fait tuer le plus fort taureau qu'elle peut trouver, découpe sa peau en courroies aussi déliées que possible et décrit, par ce stratagème, moitié au bord du lac, moitié sur le rivage de la mer, une circonférence spacieuse qui devient le berceau de la nouvelle ville de Kartha-Haddad. [...] Mais les historiens Polybe, Diodore, Strabon, Pausanias... ne disent pas un mot de cette poétique histoire.

Maintenant, Carthage bâtie, Didon reine, c'est le moment où, selon Virgile, arrive Enée, où commencent les amours du fugitif avec la belle Elise*, amours suivis d'ingratitude, ingratitude suivie de la mort. Didon se frappe sur un bûcher dressé à l'endroit où s'élève aujourd'hui le cap Carthage, et meurt les yeux fixés sur le navire qui entraîne son infidèle amant, en prédisant la rivalité future de Carthage et de Rome.

Justin, de son côté, donne une autre cause à la mort de Didon : Jarbas, roi des Galules, peuple voisin de la nouvelle colonie, Jarbas, frappé de la beauté de la Tyrienne, aspire à



"La Dame de Carthage". Vie siècle après J.-C.
Mosaïque de marbre, calcaire et pâte de verre. Carthage, musée national.

devenir son époux, mais n'obtient d'elle qu'un refus. Alors il menace la colonie naissante, marche à la tête d'une armée contre Kartha-Haddad. Didon voit qu'il lui faut choisir entre la ruine de son peuple ou la douleur d'épouser un homme qu'elle déteste. Elle a inscrit son nom parmi les fondatrices de ville, c'est assez pour sa gloire ; elle a aimé, c'est assez pour son bonheur : elle se résout à mourir, à mourir dans sa jeunesse et dans sa beauté ; elle demande à Jarbas un délai pour apaiser par des prières l'ombre de son premier époux, et, ce délai expiré, elle monte sur un bûcher préparé par ses ordres,

* Elise ou Elissa, véritable nom de Didon.

tire un poignard caché sous sa robe et se tue. Selon toute probabilité, cette Carthage primitive, cette Carthage tyrienne s'étendait du lac de Tunis aux salines de Soukara, des salines de Soukara au cap Kamar, du cap Kamar au cap Carthage, du cap Carthage à la Goulette, de la Goulette au point de départ que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire à l'endroit où sont aujourd'hui les Puits.

Peu à peu cette ville eut un territoire, peu à peu encore ce territoire s'agrandit; sur la façon dont se fit cet agrandissement, nul ne sait rien; les livres carthaginois qui traitaient des premiers temps de la puissance punique furent, il est vrai, trouvés par les Romains lors de la prise de Carthage. Mais les Romains, dans ce dédain profond de tout ce qui n'était pas eux, abandonnèrent ces livres au roi des Numides à Massinissa. Par ordre de succession, ces livres furent transmis à Hiemsal II, qui régnait sur la Numidie l'an 105 avant le Christ. Enfin, Salluste, préteur en Afrique, les retrouve huit ans après, rassemblant des matériaux pour sa *Guerre de Jugurtha*; il se les fait expliquer, en tire quelques renseignements sur le sol, sur les tribus qui le couvrent, et les abandonne comme inutiles. A partir de ce moment, ces livres sont perdus.

Voilà donc tout ce que nous savons de Carthage.

Carthage se mêle à l'histoire positive 546 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire du temps de Cyrus. Elle conclut un traité avec Cyrène. Six ans après, elle s'allie aux Etrusques.

Puis viennent le règne de Malchus, sa défaite en Sardaigne, son bannissement, son

retour à Carthage, mais en ennemi. Son retour à Carthage, qu'il assiège et qu'il prend.

En 524, il tombe au milieu d'une tentative de tyrannie, Mayon le Grand lui succède, tige robuste qui donnera onze robustes rejetons, lesquels civiliseront et agrandiront Carthage, que Cambyse tente inutilement de conquérir, les Phéniciens se rappelant que les Carthaginois sont leurs frères, et refusant de fournir des vaisseaux à ce conquérant insensé, que le simoun attend, que les sables réclament.

Jusqu'en 509, Rome et Carthage s'ignorent, pour ainsi dire; chacune grandit sur une rive de la Méditerranée, sans que l'ombre de l'une s'étende jusqu'à l'autre.

En 509, l'an premier de la République romaine, un traité de commerce se conclut entre les deux puissances.

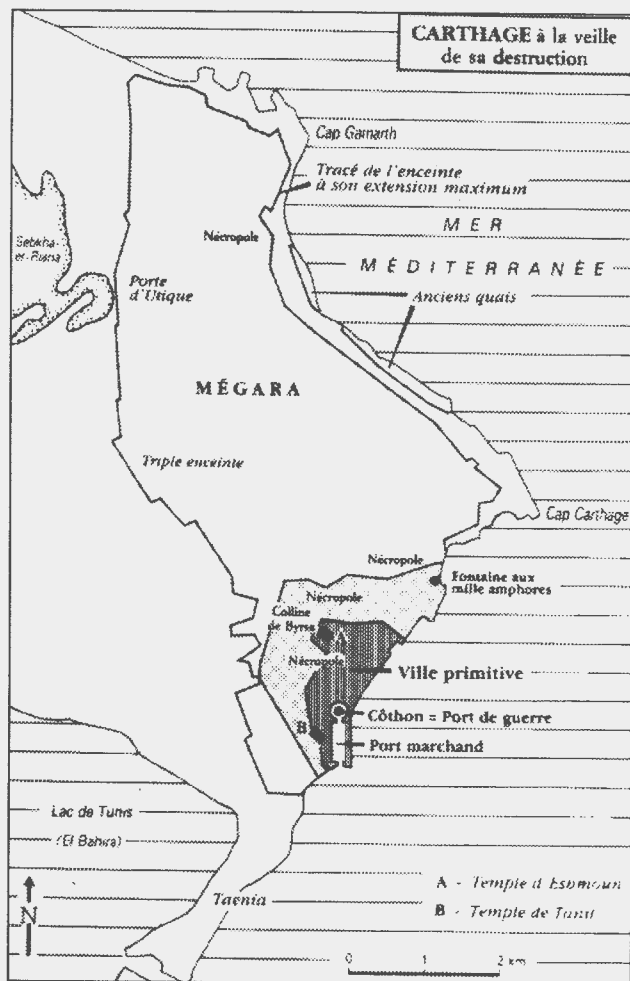


Léonard Limosin, *Enée*. 1540.
Email peint sur cuivre.
Baltimore, The Walters Art Gallery.

Cherchez dans Polybe et vous le trouverez textuellement conservé au bout de deux mille quatre cents ans. Rien en Gaule, rien en Ligurie, Marseille en ferme les portes à Carthage : la fille de Phocée est jalouse de la fille de Tyr.

En effet, Carthage est déjà une rude exploratrice ; elle regorge d'ailleurs d'habitants qu'il faut éparpiller sur le monde. Hannon part avec soixante vaisseaux : trente mille colons lybio-phéniciens l'accompagnent. Des villes seront bâties tout le long du littoral de l'Afrique, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné, jusqu'à Cerné qui est aussi éloignée des colonnes d'Hercule que les colonnes d'Hercule le sont de Carthage, ce qui indiquerait que le voyage d'Hannon s'est étendu jusqu'au cap Blanc et peut-être même jusqu'au Sénégal.

Ce n'est pas le tout, en même temps que celle d'Hannon, une autre expédition part, elle est commandée par Imiléon, son frère ; aux colonnes d'Hercule, les deux flottes se séparent, et, tandis qu'Hannon s'avance vers le midi, Imiléon s'aventure vers le nord, visite les côtes d'Espagne et de la Gaule, reconnaît la Manche, et arrive aux îles



Canitérides, les Sorlingues modernes, situées au sud-ouest de l'Angleterre.

Que fait Rome pendant ce temps ? Elle lutte, elle se débat pour conserver son petit territoire. Qui eût dit alors aux Carthaginois qu'un jour les Romains passeraient la charrie sur leur capitale les eût bien étonnés.

Le monde occidental découvert, les Carthaginois y fondent leur commerce. Ils

ont une flotte dans la Baltique ; ces intrépides marchands vont demander de l'ambre aux rivages de la Suède et de la Scandinavie. Celui de la Sicile ne leur paraît ni assez beau ni assez abondant.

C'est qu'aussi la Sicile leur est et leur sera fatale, c'est là que, le jour même de la bataille de Salamine, ils sont taillés en pièces et perdent, au dire de Diodore de Sicile, trois cent mille hommes, tant tués que prisonniers, les prisonniers, au nombre de deux cent mille, vont travailler aux embellissements d'Agrigente et de Syracuse.

Diodore ajoute que, pendant soixante ans, les Carthaginois ne tentèrent plus rien contre la Sicile, cela se conçoit.

La guerre dure ainsi pendant plus de cent ans. Enfin, Rome, qui s'étend de son côté comme Carthage du sien, rencontre sa rivale à Messine. Une fois aux prises, les deux

colosses ne se quitteront plus que l'un des deux n'ait renversé l'autre.

Carthage s'étendait, depuis les autels des Philènes jusqu'au promontoire d'Hercule, c'est-à-dire depuis la grande Syrte jusqu'aux îles Canaries ; les bornes au sud étaient la grande chaîne de l'Atlas.

Elle avait la Sardaigne qui lui fournissait des vivres, les îles Baléares qui lui fournissaient des frondeurs, les îles des Cérunites et des Lotophages qui lui fournissaient des matelots. Elle avait une partie de l'Espagne, la Bétique probablement. Une partie de la Sicile.

Enfin, elle avait la mer. La mer, où elle promenait les vaisseaux et dont elle était la véritable reine depuis que Tyr avait abdiqué.

De leur côté, les Romains possèdent l'Italie entière depuis Mediolanum jusqu'à Rhegium, c'est-à-dire depuis Milan jusqu'à Reggio.

Qui s'arrêtera dans sa course conquérante, de Rome, qui est sortie de l'enceinte de Romulus et qui a conquis le Latium, l'Etrurie, le Samnium, la Campanie, la Lucanie et le Brutium ? Ou de Carthage, qui a enjambé par-dessus les lanières de cuir qui servent de limite à la ville neuve, et qui a conquis, à l'occident, la Mauritanie et la Tingitane, à l'orient, la petite et la grande Syrie ? Sur la mer, la Sardaigne, les Baléares et une portion de la Sicile ?

Voilà les deux seules puissances de l'Occident. Le monde sera-t-il carthaginois ou romain ? Là est la question.

La haine était grande entre les deux peuples rivaux, si grande que Carthage disparut de la surface de la terre.





Masque funéraire grimaçant retrouvé dans une nécropole (fin VII^e siècle-VI^e siècle avant J.-C.). Entre les sourcils et à la naissance du nez, un disque en relief enserré par le croissant lunaire. Les figures grimaçantes devaient écarter du défunt les forces du mal. Lorsqu'elles étaient sereines et souriantes, elles étaient destinées à obtenir la protection des puissances favorables.

La flamme avait passé dessus ; ses sept cent mille habitants avaient été dispersés, et d'horribles imprécations prononcées contre quiconque tenterait de faire sortir Carthage de ses ruines.

Et cependant, quinze ans après, Caius Gracchus essaya de relever la ville maudite ; il y conduisit une colonie, et nomma d'avance la future cité Junonia. Mais le sol était maudit, et les présages les plus funestes vinrent le détourner de cette entreprise. La

pique de la première enseigne fut brisée par le vent ; un ouragan dispersa les entrailles des victimes déjà posées sur l'autel et les jeta hors des palissades. Enfin, des loups vinrent arracher ces palissades à belles dents, et les emportèrent dans les bois dont elles étaient sorties.

Ce dernier présage était d'autant plus terrible que, de nos jours du moins, le loup est un animal parfaitement inconnu en Afrique.

Quarante-trois ans plus tard, Marius venait chercher un asile sur les ruines de Carthage.

Cependant quelque temps après (la date n'est point fixe), une autre colonie romaine vint demander l'hospitalité à ces ruines qui avaient vu fuir le fils de Cornélie et errer l'oncle de César. Seulement elle respecta l'emplacement maudit, et s'étendit, selon toute probabilité, depuis le cap Carthage jusqu'à Sidi-Rahael.

C'est cette seconde Carthage que, quatre cent soixante-dix ans plus

tard, doit prendre Genseric, ce vengeur d'Annibal qui, à son tour, viendra mettre le siège devant Rome, et ne trouvera pas de Capoue.

Chaque Carthage devait durer huit siècles.

La Carthage punique avait été détruite par Scipion Emilien.

La Carthage romaine fut détruite par Hassan le Gassanide.

Cette fois elle fut bien détruite, et nul ne songea plus à la relever. ■

Tables et conférenciers

Jean Pomier

Né à Toulouse en 1886, Jean Pomier fit la connaissance d'Alger en 1918 par la Faculté de Droit où il termina sa licence. Il n'en partit qu'en 1957 après une carrière administrative dans les préfectures. Il se lia avec de jeunes écrivains et fonda avec eux une association qui donna naissance à un mouvement littéraire important, l'Algérianisme. Dans la revue *Afrique* qu'il dirigea, il rendait compte de la vie littéraire en Algérie, des conférences faites par des écrivains célèbres. Sa plume alerte était parfois féroce mais toujours avec esprit.

... Conférence? Ah, que ce terme est difficile à porter! Vous voyez tout de suite la table, le verre d'eau, le tapis sous lequel deux pieds agités de "mouvements divers". Lui? Jaquette de maître de collège ou, au moins, le veston noir passe-partout : tenue correcte!

Une sonnerie retentit! ... La salle, qui se distrait en critiquant la voisine, la dame-du-deuxième-rang des fauteuils, le monsieur chauve (là, en bas, tu vois, à côté de cette grosse dondon à la fourrure...), la salle a enfin devant elle son bourreau.

Tantôt d'un pas solennel, tantôt rapide et gauche, le "bicho" franchit l'arène (sortie du toril), vise la table... la table d'opération (mais le "patient" est dans la salle!...)

M. Maurice Dekobra, par exemple, traverse d'un pas assuré, prend la carafe, la pose à terre; on rit, déjà.

M. Francis Carco, glissando, se rapproche d'elle, de côté, la frôle d'une hanche mouvante, s'assied et démarre soudain son débit à 120 à l'heure. M. Claude Farrère défile, noblement, avec le grand pavois de sa barbe ambassadrice,



et... met le cap droit sur la table. Il accoste, s'amarre et salue. Puis il crie : "Au rapport!" Roland Dorgelès, enfin, franchit l'espace par bonds successifs, en colonne-par-un, fait "face-à-droite" et occupe la position. Quant à M. Henri Bordeaux, il entre comme un huissier qui vient signifier un exploit.

Et Paul Reboux, me dites-vous?

Je n'en sais rien, je n'ai rien vu, on n'a rien vu; on n'a pas été alerté de sa venue, qu'il est là, déjà là, tout simplement, debout : comme un visiteur. Et il n'y a eu ni coup de canon, ni coup de chiqué, ni "pour-le-défilé" : il est là, toutefois, il sourit avec discrétion, et il cause. Il cause, oui, comme s'il était dans un salon, comme l'on sait encore s'entretenir dans la "Société", sans éclats, sans effets poussés, élégamment, et avec le sourire.

Un ami me dit : "Dans le compte rendu de vos conférences, vous n'omettez jamais de commencer par quelques préliminaires autour de la table que va aborder l'orateur." Il est vrai, c'est qu'il y a toujours quelque enseignement parfois aussi quelque *vis comica* dans la manière dont le conférencier se présente. Différente chez chacun, elle est extrêmement significative : le pas, l'allure, le mouvement des bras, la tenue, la présentation, la manière enfin dont il s'assoit, sont autant d'indices fort utiles à la découverte de l'homme.

J'ai noté le pas de valse glissée de Francis Carco; l'allure évidemment martiale de Claude Farrère; le déboulé éperdu d'André Bellesort, par exemple. Il y a des entrées hésitantes, d'autres qui sont d'ardentes fuites vers la table, d'autres encore qui font de la scène, une estrade de foire, selon que vous avez devant vous un timide, un nerveux, ou un cabotin. Je n'en ai jamais vu de naturelle...

Si, pourtant, celle de Paul Valéry.

Il n'est pas allé vers la table, il passait sur le plateau, lorsqu'il a trouvé cette table sur son chemin, posée là. Alors, comme il y avait aussi une chaise, il s'est assis, tout bonnement. Et comme il y avait en face de lui des gens venus sans doute pour l'écouter, il leur a parlé puisqu'il en avait l'occasion. Autrement, il n'avait pas du tout l'air d'être venu là pour ça : il passait, vous dis-je...

Et Georges Duhamel? *Le Vrai Trésor des Français* au programme?

J'entends ma voisine dire : "Qu'est-ce que ça peut bien être, ce *vrai Trésor*?" Et elle appuie sur le mot *vrai* avec une ardeur de croyante, et sur le mot *Trésor*, avec une tendresse d'amour. Pour elle, et pour tous et toutes qui sommes là, le "*Vrai Trésor de France*", bien sûr que ce n'était pas les 80 milliards de la Banque de France : en Algérie, on n'a pas une âme de banquier... Et ce n'était pas non plus Maurice Chevalier, ni Mistinguett, ni Cécile Sorel, ni le



Solon de Tournefeuille. Pour elle, pour tous, pour moi, ce seul mot de France évoquait toute une séculaire richesse d'histoire (d'*actes* et d'*idées*), toute une frise héroïque et passionnée courant sous le fronton des âges : un trésor d'*hommes* et de *pensées* généreusement offert aux pillages du monde...

Mais chut ! voici Duhamel, Khaznadji* de France. Singulièrement alerte, ce soir, le Grand Trésorier ! En trois pas, le voici sur le plateau et, au milieu, devant la rampe, campé droit, paré. Un rassemblement sur soi, d'une seconde, et, dans le crépitement des applaudissements spontanés, part, monte, et s'éploie, fusée éclatante de verbe, la parole de Duhamel.

Et la Grotte au Trésor s'illumine.

Elle s'illumine par brusques éclats, par projections successives, comme de feux tournants, à éclipses.

J'entends, par là, suggérer ce qu'a de brisée la ligne de son débit, ce qu'il a, ce débit, d'ordre impromptu et de désordre tenu en rênes courtes.

... Une conférence ? non... mais une causerie, un entretien presque familial, vivant, direct, une souriante confidence de soi offerte à cet ami, le public.

Pas une note. Et la table, là-bas, toute seule, se morfond sur ses quatre pattes, offrant en vain sur son plateau un verre d'eau, sans eau et sans raison, un verre délibérément... en carafe ! Si bien que depuis Duhamel, on distinguera : la conférence 1 500 mètres plat (très plat) – type Henri Bordeaux –, la conférence 100 mètres haies (René Benjamin), la conférence cross-country, la plus sportive et la vraie : *maillot ? Georges Duhamel !*

Et ce cross, superbement mené, à travers quel splendide paysage ! Toute la littérature française, depuis le XVI^e siècle, avec ses fleuves, ses sommets, ses capitales, défile sous les foulées longues et légères de Duhamel, qui, en pleine forme et sûr de lui, saute s'il lui chaut, stoppe à sa guise, cueille cette fleur qui lui plaît, démolit, en passant, une baraque de contrôle, gambade et muse à cœur joie, puis tout soudain rassemblé, et poussant à fond, achève sa course triomphale dans le style du plus noble des Marathons... de l'Esprit.

Mais l'incomparable, c'est René Benjamin ; s'il n'avait pas des dents à crochet, il serait certes le type parfait du *Conférencier*. Il ne lit pas son papier, il l'agit ; il joue sa conférence, il la mime, du menton, d'une épaule, d'une hanche qui se dérobo, d'une glissade preste du pied, d'un papillonnement de mains bonimenteuses. Et tout cela n'est pas truqué, plaqué, voulu, non : mais spontané, faisant étroitement corps avec la nature même de celui qui "dit", et qui est, avant tout, une nature d'*Acteur*. ■

Quelques œuvres de Jean Pomier :

Notre Afrique. Le monde Nouveau, 1925.

Poèmes pour Alger, Ed. de la revue *Afrique*, 1935.

A cause d'Alger, Ed. Privat, Toulouse, 1966.

Chronique d'Alger ou le Temps des Algérienistes, 1910-1957, La Pensée Universelle, 1972.

* Khaznadji : au temps des Turcs, le chef du trésor des Deys..



Les Bains de la Reine

Jean Bogliolo

Cette légende historique ou histoire légendaire nous donne l'occasion de faire entrer une femme dans notre panthéon des hommes singuliers. Mais quelle femme ? Jean Bogliolo nous avait proposé, avant sa disparition, de faire paraître cette nouvelle, étrange énigme. Elle figure dans un tome de son œuvre *L'Algérie de Papa*, couronnée par l'Académie Française.

Mers-El-Kébir – “le Grand Port” – situé à quelques kilomètres d’Oran, tomba le 23 octobre 1505 au pouvoir des Espagnols, sous les ordres de Don Diego Fernández de Córdoba, le “Grand Capitaine”. Peu d’années après, le 17 mai 1509, Oran était pris par l’armée du cardinal Jiménez de Cisneros. Désormais, l’histoire du port se confondit avec celle de la ville, dans cette enclave conquise en terre d’Afrique, et où le conquérant, sans jamais réussir à l’agrandir vers l’intérieur, devait demeurer des siècles.

Or, entre la ville et le port, une source avait jadis jailli sur invocation d’un saint marabout, Sidi Dedeyeb, depuis vénéré en ces lieux. Les eaux, chlorurées sodiques et bromurées, d’une température de cinquante-cinq degrés, passaient pour soulager les rhumatismes et apaiser les troubles nerveux, selon les indigènes du pays.

Lors de la conquête d’Oran, le cardinal Cisneros avait intrépidement fait face à la ligne de feu arabe. Revêtu de ses habits de prélat, il allait sur le front, précédé d’un gigantesque franciscain qui arborait la croix du primat d’Espagne. Sa longue silhouette pourpre de septuagénaire passait au milieu des soldats qu’il exhortait par de farouches proclamations. Il se penchait en connaisseur sur les canons et les espingoles ; ou, la saisissant d’un bras encore vigoureux, il se faisait expliquer le maniement d’une arquebuse, l’odeur de la poudre lui plaisant autant que le parfum de l’encens.

Et au cours du juste repos qui suivit les combats, ce “Richelieu espagnol” eut l’idée de se délasser de ses fatigues par une cure thermale aux eaux de la source miraculeuse du saint musulman dont, impitoyable défenseur de la Foi, il ne redoutait point les maléfices à distance. A cette occasion fut construite en hâte une ébauche d’établissement que l’on appela d’abord “Les bains du cardinal”.

*

C'est alors que le cardinal eut l'idée de faire prendre les eaux par Jeanne Ère dite "la Folle", fille des Rois Catholiques et devenue reine de Castille après la mort de sa mère Isabelle en 1504. L'impossibilité d'assumer les responsabilités du règne, vu son état mental, avait fait du cardinal, désigné comme régent par les Cortès de Castille et d'Aragon, l'administrateur des deux couronnes à la suite du décès en 1506 de son époux, le prince consort Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur d'Allemagne, Maximilien Ier. Le pouvoir devait d'ailleurs rester aux mains du vieux cardinal jusqu'à sa mort qui coïncida en 1517 avec la majorité du fils de la reine folle et petit-fils des Rois Catholiques, le futur empereur Charles Quint.

Faire venir la reine depuis son château de Tordesillas où, captive inconsciente, elle résidait près de Valladolid, en terre castillane ? que d'obstacles quasi insurmontables avant de voir se rétablir la santé de sa souveraine démente ! A défaut, faire aller jusqu'à elle les eaux bénéfiques dont il avait éprouvé les heureux effets sur son artériosclérose ? – mais n'était-ce point ôter aux eaux toute vertu, les priver de toute efficacité à cause de la durée du transport ? Voilà le cruel dilemme devant lequel se trouvait placé le cardinal-primat d'Espagne.

*

"Son Eminence, nous venons de faire, au cours d'une petite reconnaissance des environs, une prisonnière assez singulière, vint déclarer au cardinal Cisneros son principal aide de camp, qui avait ses petites et grandes entrées sous la tente de campagne du prélat.

— Et c'est ?

— Il s'agit, semble-t-il, d'une Mauresque de l'Alpujarra, échappée d'Andalousie après la prise de Grenade par la feuë reine Isabelle, et la dispersion des Maures, qui s'ensuivit. Comme elle parle notre langue, il fut facile de l'interroger. Elle est fort belle et se nomme Zoraya – "l'étoile de l'aube". Peut-être pourra-t-elle nous fournir des renseignements utiles sur l'intérieur du pays. Mais – est-ce l'émotion du moment ou son état naturel ? – elle tient des propos confus et paraît avoir l'esprit troublé. Quand elle s'enfuyait à notre approche, elle avait l'air de se diriger vers les bains où Son Eminence a commencé sa cure qui – ainsi a-t-il plu à Dieu, et grâces en soient rendues au Seigneur ! – exerce des effets lénitifs sur les douleurs rhumatismales de Son Eminence.

— Que l'on amène cette Zoraya !"

L'ordre fut exécuté aussitôt. Et la prisonnière pénétra sous la tente.

"Mais, remarqua le cardinal à part soi dès qu'il l'eut aperçue et examinée, la captive ressemble à s'y méprendre, trait pour trait, à notre infortunée souveraine. C'est même taille et c'est même visage !"

Des paroles nébuleuses de Zoraya il sembla ressortir qu'elle devait être une chrétienne enlevée par les Mores dans sa prime jeunesse au cours d'une razzia et qui, par force renégate sans doute, avait été esclave dans l'Alhambra et attachée au service des princesses. La chute de la

ville et la fuite l'avaient amenée là en des conditions obscures. Elle paraissait vivre misérablement de la charité publique, car, en terre d'Islam, le fou est considéré comme marqué du sceau de Dieu, de la puissance duquel il détient une parcelle, ce qui lui vaut protection et respect de la part des Vrais Croyants.

Et le cardinal, à nouveau, examina la prisonnière avec attention. Son visage esquissa un léger sourire.

“Maintenez-la sous bonne garde, mais ne la maltraitez pas, ordonna-t-il sèchement à l'aide de camp. Vous recevrez bientôt mes instructions.”

*

A quelque temps de là une petite troupe de cavaliers en armes s'arrêtait de nuit à une poterne du château de Tordesillas. Son chef, Pedro Navarro, capitaine aux gardes du cardinal, escortait une voiture couverte d'où l'on fit sortir une femme voilée. Il

était porteur d'un message secret de son maître pour le gouverneur du château, qui le reçut aussitôt. Moins d'une heure plus tard repartait le même cortège conduisant une femme voilée. Tout s'était passé dans le silence et l'obscurité. Deux ou trois sentinelles seulement avaient assisté de loin à une scène dont la signification profonde leur échappait.

*

A quelque temps de là, près d'Oran, la reine Jeanne la Folle commençait sa cure thermale. Et c'est depuis ce jour que la station, aujourd'hui désaffectée, abandonnée, changea de nom pour s'appeler “Bains de la reine”. Il y eut ainsi, jusqu'à la mort du cardinal en 1517, un certain nombre de mystérieuses allées-venues entre Oran et Tordesillas, toujours ignorées du



Prise d'Oran par le c



le cardinal Cisneros

monde. Mais il s'avéra vite que le mal de la reine demeurerait incurable malgré les eaux bromurées. L'espoir du cardinal de voir guérir sa souveraine s'évanouit peu à peu, comme le dernier rayon d'un pâle soleil d'hiver.

Quant à "l'Etoile de l'aube", la belle Zoraya, elle semblait insensible au changement de lieu et d'état, restant toujours perdue dans ses divagations douces, que ce fût à Oran ou à Tordesillas, lorsque l'y faisait transporter, avant de l'en faire ramener, le cardinal Cisneros dans son jeu d'enchanteur qui remplaçait une cure thermale par une cure de royauté démente. Retenus par l'obéissance au devoir et la crainte du châtement suprême, les quelques rares initiés qui eussent pu parler de ce secret d'Etat n'ouvrirent jamais la bouche.

La mort du cardinal, qui, jusqu'au terme de son existence

en 1517, n'avait point renoncé entièrement à sa folle espérance, interrompit le va-et-vient étrange et ambigu. Lui seul détenait le secret sous toutes ses formes confuses. Aussi, lorsque Juan de Padilla, le chef des "Comuneros" en révolte contre le roi Charles Ier, entrant vainqueur dans Tordesillas, se jeta aux pieds de la reine recluse pour faire jaillir de cette faible tête une lueur de lucidité – et de même lorsque la reine de Castille mourut en 1555, toujours à Tordesillas, où elle fut enterrée, nul, dans son ignorance, ou partielle ou totale, n'eût pu trancher s'il s'agissait *vraiment* de Jeanne la Folle, ou bien de Zoraya, "l'Etoile de l'aube", et laquelle des deux avait donné un nom royal aux "Bains de la Reine".

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Lettres et messages d'Algérie,

par Pierre Claverie

Karthala, coll. *Chrétiens en liberté*, 22-24, bd Arago, 75013 Paris. Préface de Vincent Cosmao. Pierre Claverie, évêque d'Oran, a été assassiné le 1er août 1996 avec son chauffeur et ami algérien. Dans la préface, Vincent Cosmao écrit : "Être évêque en Algérie, ce n'est pas une sinécure. Ailleurs non plus sans doute, mais en Algérie, on le reconnaîtra volontiers, c'est un peu particulier, et de plus en plus... Quatre évêques en responsabilité, pour une Eglise de quelques milliers de fidèles dispersés sur des milliers de kilomètres, quelques centaines de religieux, quelques dizaines de prêtres, sans peuple à évangéliser, c'est une situation atypique dans un pays de plus de trente millions d'habitants en désarroi." Ce choix de textes avait paru en mars 1996 et, après l'assassinat de Pierre Claverie, cette nouvelle édition a une signification extraordinaire. La personnalité de Pierre Claverie, sa spiritualité, sa foi joyeuse étaient bien connues de ses amis. Son engagement, sa décision de rester en Algérie auprès des Algériens ont pris, au cours de ces années une dimension de plus en plus grande. Les violences exercées contre des innocents civils, religieux, amènent l'évêque à envisager le sacrifice de sa vie. Dans une lettre de février 1994, il écrivait ceci : "Vivre chaque jour comme s'il était le dernier et y investir le meilleur de soi-même, c'est déjà donner un sens à sa vie... Je repensais à tout cela en parcourant certaines routes du diocèse où sont tombées des dizaines de victimes du terrorisme ou de la répression au cours de ces dernières semaines. Et je me disais que ce carême devrait être, pour nous tous, le moment de regar-

der la mort en face... Il nous pose la question essentielle : que faisons-nous de notre vie?" Il faudrait citer tous ces textes tant ils ont de puissance, d'intelligence du cœur et de l'esprit. Ce dernier message de foi que nous laisse Pierre Claverie, en même temps qu'il nous apporte des regrets devrait nous aider à vivre mieux.

Les Italiens en Algérie, 1830-1960,

par Gérard Crespo

Editions Jacques Gandini, Calvisson, 1994. 135 F + 16 F de port.

En sous-titre, histoire et sociologie d'une migration. Ce sous-titre annonce le sérieux et l'intérêt de cette étude. Gérard Crespo donne tout d'abord les chiffres de la migration et sa répartition en Algérie, puis les causes de cette migration italienne, enfin les zones de départ et l'origine géographique des migrants. Dans un deuxième chapitre, il nous explique comment les Italiens se sont insérés dans la vie sociale de la colonie et quels furent leur mode de vie, leur démographie. Le troisième chapitre est consacré à l'attitude, la mentalité et la législation française vis-à-vis des Italiens. Dans un quatrième chapitre, c'est la fusion de la communauté italienne dans l'espace français et sa volonté d'assimilation qui sont indiquées. "Lorsqu'en 1954 résonnent les premiers coups de feu, prémices de huit longues années de guerre, tous les lointains descendants d'immigrants manifesteront un attachement exacerbé à la France." Tous, à l'indépendance, viendront en France et il faudra au moins vingt-cinq ans pour que ces Italiens d'origine aillent en Italie ou se préoccupent de retrouver leurs ancêtres. En fin d'ouvrage, une bibliographie, des

sources d'archives et des annexes, des cartes et quelques illustrations complètent cette fort intéressante étude, très documentée.

Le Voyage d'Occident et d'Orient,

par Ibn Khaldûn

Traduit de l'arabe et présenté par Abdesselam Cheddadi. Sinbad, Paris, 1995.

"Avoir l'accès direct à des œuvres du passé, on voudrait pouvoir se transporter dans d'autres temps, fouler un autre sol... sentir palpiter une vie différente... Nous voici remontés, avec *Le Voyage d'Occident et d'Orient*, à plus de cinq siècles dans le passé... La première tranche de l'œuvre d'Ibn Khaldoun, livrée au public occidental fut *L'Histoire des Berbères*, dans le texte arabe d'abord (1847-1851), puis en traduction française (1852-1856)... Découverte, explorée, débitée en tranches, l'œuvre d'Ibn Khaldoun connu au XIXe siècle une première phase d'exploitation directe." Ce *Voyage d'Occident et d'Orient* est une longue autobiographie, nous dit Abdesselam Cheddadi dans la préface. "Son originalité réside dans ses proportions peu communes à vrai dire mais surtout dans la dimension historique qui la traverse de bout en bout, Ibn Khaldoun ayant consciemment voulu se montrer historien jusque dans son ultime témoignage sur sa propre vie... Adopté comme *occidental* et comme *moderne*, exalté comme génie universel, [il] se trouve incarner au cœur même de l'Orient agonisant le triomphe de l'Occident." Voici les premières lignes de cette étonnante autobiographie : "Notre maison tire son origine de Séville. Mes ancêtres (*salafi*) ont émigré à Tunis vers le milieu du VIIe siècle, lors de l'exode consécutif à la victoire du fils d'Alphonse, roi de Galice." Il s'agit, bien entendu du VIIe siècle de l'Hégire, ce qui correspond à peu près au XIIIe siècle après J.-C. La vie d'Ibn Khaldoun nous ouvre des horizons sur le jeu politique de l'époque. Son témoignage que l'accumulation des noms arabes peut rendre parfois difficile à lire (mais il faut passer outre) est extrêmement intéressant. Important appareil de notes et bonne bibliographie.

Méharistes en Mauritanie, en colonne vers

Smara, présenté et annoté par Jean d'Arbaumont.

Publié sous l'égide du Centre d'études sur l'histoire du Sahara. Karthala, Paris, 1996.

"Après une vie entièrement consacrée au service de la France, le général Berthomé – nous dit Jean d'Arbaumont dans sa préface – est nommé en Tunisie, à la division de Sousse. Après la déclaration de guerre, il commande la zone territoriale de Gabès, puis le secteur fortifié du Sud tunisien et la ligne Mareth. Le 20 juillet 1940, peu après l'armistice, il prend sa retraite. A l'occasion de son départ, le général Blanc, commandant supérieur des troupes en Tunisie, rend hommage à sa longue et glorieuse carrière : *En 42 ans de service actif, il totalise plus de 22 ans de séjours coloniaux et trois de guerre en Europe. Il a exercé ses différents commandements avec une foi ardente, le prestige et l'autorité que lui donnaient son beau tempérament de soldat, sa grande expérience de la troupe, ses hautes qualités morales.*" C'est sa fille qui a confié à Jean d'Arbaumont, lui-même auteur d'une étude sur la colonne Mouret en 1913 d'Atar en Mauritanie à Smara au Sahara espagnol, un texte écrit par le général Berthomé où il évoque les souvenirs de la période de 1907 à 1913 en Mauritanie. Dans ce récit, alerte et sincère, il prend le nom de Bert. Notes et commentaires, cartes, croquis et photos apportent des informations supplémentaires à tous ceux que l'histoire de la Mauritanie et les raids méharistes intéressent.

L'Agonie d'Oran, 5 juillet 1962,

par Geneviève de Ternant

Tome II. Editions J. Gandini, Calvisson, 1996. 140 F + 21 F de port.

Ce deuxième tome apporte de nouveaux témoignages sur cette terrible journée du 5 juillet 1962. Le premier tome, qui avait pour sous-titre "Le livre noir du 5 juillet 1962", avait été fait en collaboration par Claude Martin, décédé depuis et *L'Echo de l'Oranie* de Geneviève de Ternant. Les auteurs avaient demandé d'autres témoignages de rescapés. Ce sont ces nouveaux témoignages qui paraissent aujourd'hui dans ce tome II. Ils sont

assortis de chapitres destinés à éclairer les lecteurs non avertis et s'intitulent : Les accords d'Evian, les élucubrations du Haut-commissariat, Illusion ou imposture, Un témoignage capital sur le général Katz, Le clergé témoin impuissant, Des militaires ont désobéi aux ordres, Des musulmans ont sauvé des Européens, Vous avez dit charité chrétienne? etc. Pour ne citer que quelques titres de chapitres significatifs... Ce livre de témoignages est bouleversant et l'on a du mal à imaginer de telles horreurs.

Le Jardin fou, une femme à la Petite

Roquette, par *Andréa Santoni*

Editions Saurat, Paris, 1996. 100 F.

Nouvelle édition pour ce livre-témoignage qui, à sa sortie, avait bouleversé ses lecteurs. En exergue, ces mots de Shakespeare : "Le personnage que nous sommes, c'est un jardin et notre volonté le cultive." Andréa Santoni raconte ses deux années de prison avec simplicité mais avec force. Elle ne cache rien des brimades inutiles et même cruelles. Elle brosse les portraits de ses codétenues avec une vérité souvent sévère mais en tempérant chaque fois ses jugements par les excuses qu'elle leur trouve. Ce livre est un témoignage d'une grande force. Ses dernières lignes montrent une femme brisée physiquement mais toujours intacte dans son esprit. "Le jour de ma libération, je ne pèse que trente-sept kilos, je n'ai plus que deux dixièmes de vue sur l'œil gauche, je ne sais plus ni dormir ni manger... [Mais] je cultive un jardin, c'est un jardin un peu fou, un matin mes roses y fleuriront éblouissantes, éclatantes, si lumineuses et tellement parfumées de vérité."

Les Jardins du couscous, par *Simone Nizard*

L'Aube, Paris, 1996. 120 F.

Voilà un livre de cuisine juive tunisienne très original. Toute l'action culinaire se passe dans un patio d'une petite villa côtière de Tunisie, le patio est aussi une scène de théâtre où se déroule au quotidien la vie de plusieurs familles séfarades, maltaises, arabes. Le dénominateur commun, c'est le couscous, ou plutôt les couscous qui

fleurent bon les épices et réconcilient les acteurs parfois agités de cette pièce si réelle. A cette occasion, les recettes nous sont dévoilées nous mettant vraiment l'eau à la bouche.

Du même auteur, paru chez L'Harmattan en 1994, un récit en forme de roman, *Le Goût des pistaches*. Cela se passe à Bizerte, de juillet 1960 à octobre 1961, durant les derniers mois de la présence française en Tunisie. C'est l'histoire d'une amitié entre un jeune musicien français et un tailleur juif poète. "Youssef dit : Quand on est vraiment de quelque part, on est partout chez soi. Youssef n'a jamais voyagé... Et aussi : "Tu verses l'eau dans la théière sur le camping-gaz à feu doux et dans ta tête éclate la fulgurance des braises du canoun et le thé sur le gaz a l'air d'un acte impie..."

Grains de Terre et Eaux de Lune,

par *Anny Ayrraud*

Editions Fus Art. Aquarelles de *Micheline*

Boisson.

Dans une jolie préface, Henri Fuscien-Trasan écrit : "Les poèmes d'Anny Arnaud sont comme les fruits de sa terre natale. Ils sont emplis d'odeurs, de saveurs, de couleurs, ils sont à la fois poèmes, tableaux, partitions musicales." Voici un exemple de cette poésie où se lit la douleur de l'absence, tendre mélancolie des grains de terre et des eaux de lune. Cela s'appelle justement l'absence : "J'ai la mémoire fertile / Et le souvenir farouche / Du lieu d'où l'on m'a chassée / Ne suis lassée... / Suis gavée d'angoisse / Et de regrets / Suis affligée d'oubli / Et d'absence / J'ai la mémoire fertile / Et le souvenir farouche." Tout n'est pas nostalgique mais la tendresse surgit au détour d'un poème, comme celui-ci dédié à son petit-fils : "Tu es fait du frisson d'eau des roses trémières / du souffle doux des palmes alicières / du soleil des oranges amères / et des plantes mellifères / Tu es notre miroir."

Les aquarelles de *Micheline Boisson* rythment ces poèmes d'une lumière tendre et gaie. "Je suis l'œil qui écoute les vibrations de la lumière."

Les Médailles d'Algérie, par *Philippe Escande*

Harriet, Hélette, 1996. 350 F.

Un superbe album qui regroupe toutes les médailles qui ont été frappées en Algérie ou à l'occasion d'événements concernant l'Algérie entre le XVIIe et le XXe siècle. 360 médailles sont ainsi reproduites et leur histoire racontée. L'ouvrage aborde les thèmes principaux de l'Algérie et nous enseigne l'histoire par le biais des médailles, ce qui est une façon fort originale de fixer la mémoire des événements. L'auteur, né à Alger, d'une famille installée en Algérie depuis 1836, est un passionné d'histoire, un collectionneur de médailles d'Algérie et du Sahara et d'insignes de l'Armée d'Afrique. C'est à cette passion que nous devons ce très bel album.

SOUSCRIPTIONS

Tlemcen au passé rapproché 1937-1962,

par *Louis Abadie*

Editions J. Gandini, 11 Grand'Rue, 30420

Calvisson. Prix de souscription : 174 F. + 21 F au lieu de 251 F.

Racines de papier : essai sur l'expression littéraire de l'identité pieds-noirs,

par *Lucienne Martini*

Editions Publisud, 15 rue des Cinq-Diamants, 75013 Paris. 148 F. + 20 F. de port. Après parution : 208 F. + 20 F. de port.

Les Mutins, pièce de théâtre inédite

de *Jean Brune*

Editions Confrérie Castille, B.P. 43, 94202 Ivry-sur-Seine cedex. 170 F. franco.

Parcours d'un privilégié, par *Albert Landy* (*André Lanly*)

Mémoire de Notre Temps, avenue Marius Carrié, 34080 Montpellier. 150 F. + 20 F.

RECHERCHE ICONOGRAPHIQUE

L'éditeur Jacques Gandini (11 Grand'Rue, 30420 Calvisson) recherche, pour un ouvrage intitulé *Oran de ma jeunesse, 1945-1962*, des illustrations sur cette période à Oran. Se mettre en rapport avec J. Gandini pour connaître les sujets recherchés.

PARLONS MUSIQUE

Le compositeur Marcel-Henri Faivre

Les personnes qui ont participé à notre *Café littéraire* le 26 novembre ont pu entendre deux pièces composées par notre ami Marcel-Henri Faivre et intitulées *Arabesques*. L'une d'elles comportait un court poème également écrit par lui et chanté par Claire Brua, mezzo-soprano de talent et fille d'Edmond Brua dont nous connaissons tous la *Parodie du Cid*. Marcel-Henri Faivre est le fils de l'écrivain Marcello-Fabri. Ses œuvres sont jouées régulièrement par l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo.

Les œuvres que nous avons entendues sont tirées du dixième disque du compositeur, édité comme les précédents par Fidsound-Gazelle Communication, 30 bd Carnot, 06110 Le Cannet. Ce disque comporte des œuvres toutes récentes (1994-1995), quatre brèves *Arabesques*, une *Musique pour vibraphone et orchestre à cordes* et une *Musique pour trompette et orchestre à cordes*. *L'Arabesque* pour mezzo-soprano est également intitulée *Nostalgie* et, nous dit un critique musical, "(et c'est la nostalgie de l'Algérie sur un très beau poème du compositeur), douce pastorale, cette musique se fait offrande de l'âme, quand les arabesques se font d'encens sur un azur d'outremonde". Marcel-Henri Faivre reste très marqué par l'Algérie. On pourra citer les *Quintettes de Tipaza*, qui est un titre éloquent en soi (joie païenne de noces avec l'éternité, mélancolie portée par le vent de mer) pour cordes et clarinette, joué aux Rencontres Musicales d'Evian en mai 1996. En octobre 1996, des extraits de *Musique et Arabesques* ont été interprétés au Forum de la FNAC de Monaco où le chant de Claire Brua a ravi l'assemblée et comme l'a écrit le journaliste, "le charme de cette Niçoise opère dès les premières notes grâce à sa fraîcheur de timbre, illuminant de tendresse une (trop) courte *Nostalgie* qui lui est dédiée avec accompagnement de violoncelle. On sent, comme chez les autres musiciens d'ailleurs, son désir de faire partager son enthousiasme pour ce compositeur."



Harburger ou la poésie des objets

Anne-Marie Briat

André Appel

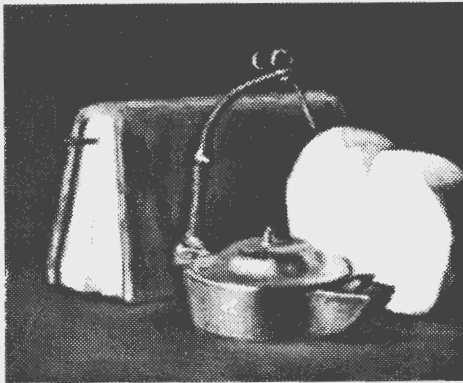
Anne-Marie Briat et André Appel ont rencontré le peintre Harburger dans son atelier parisien. Tous deux ont été frappés par l'accueil chaleureux de l'artiste et de sa femme. Ils nous donnent ici, chacun à sa manière, l'image qu'ils en ont retenue.

ANDRÉ APPEL NOUS PARLE DE LA VIE DE L'ARTISTE, DE SA CARRIÈRE

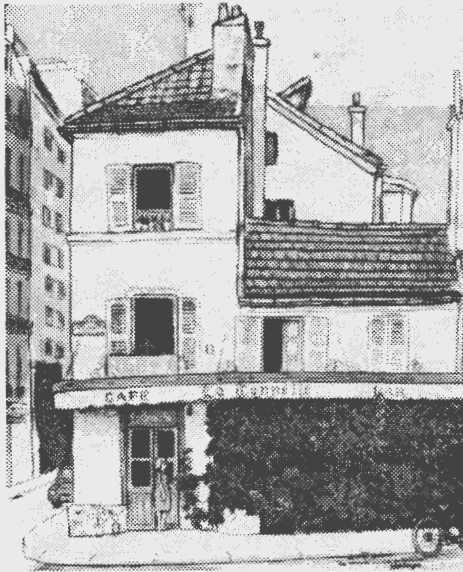
Francis Harburger naît à Oran, le 17 février 1905. Il s'intéresse à la peinture dès son plus jeune âge, encouragé par sa mère qui peint elle-même. A quatorze ans il est l'élève de Ferrando. A seize ans, il est à Paris, aux Arts Décoratifs et deux ans après, à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts. Il fréquente les académies de Montparnasse. Son frère et lui sont curieux de tout ce qui touche à l'art et, entre autres, s'intéressent au mouvements d'avant-garde artistiques et littéraires. Pour lui, ces curiosités vont l'habiter toute sa vie. Tout d'abord, il copie les maîtres espagnols, à Paris, puis au Prado à Madrid où il est boursier de la *Casa Velasquez*. A vingt-et-un ans, il est sociétaire du Salon des Indépendants, dont il deviendra secrétaire général.

En 1929 il a la grande douleur de perdre son frère Adrien. Ses parents viennent alors habiter Paris, près de lui. Deux ans après, il expose à la Galerie 23, rue de la Boétie. Puis il réagit à un certain art contemporain en s'intéressant à différentes techniques. Il se marie en 1933 et enseigne les arts plastiques dans une Ecole Normale privée. Il y restera jusqu'en 1970. L'Etat, en 1938, lui achète une de ses *Nature morte de la réalité* pour le musée de Brantôme (en Dordogne).

En 1939, il est mobilisé et cité à l'ordre du régiment. Mais les lois antisémites le contraignent à se réfugier en Algérie avec sa famille. Il travaille et expose beaucoup au cours de ce séjour dans son pays natal. Après la mort, en 1945, de son fils, il repart pour Paris. Mais il ne retrouve plus rien de ce qu'il avait laissé, ni atelier, ni toiles.



La lampe à huile



Café "La Tonnelle" : Auteuil disparu...

En 1948, il poursuit son œuvre sur les *Natures mortes de la réalité*, comme *Le Hareng*, *La Lampe à pétrole*. L'année suivante il expose au Salon des Superindépendants sa *Peinture-manifeste du réalisme humaniste*. La revue *Esprit* en publie les principaux passages. Il affirme cette vocation naturaliste plusieurs années de suite, en 1952, *Faites l'Europe*, en 1957 *Exhortation à l'union*, en 1977 *Défense écologique*. Mais, dès 1952, il avait commencé des recherches néo-cubistes. En 1953 il participe à plusieurs Salons : Salon des Indépendants, Salon populiste, Terre latine, Comparaisons, Salon du dessin et de la peinture à l'eau, etc. En 1958 et 1959 il fait deux expositions particulières à Paris. Dans son atelier, il ouvre, en 1960, un cours de peinture traditionnelle. En 1963, il publie *Le Langage de la peinture*, petit traité de naturalisme. Dans sa préface, Etienne Souriau qualifie de "hiéroglyphes" les sujets de ses œuvres. Harburger poursuivra un certain temps ses études sur la matière dans une série de paysages parisiens et normands, recherchant dans les vieux murs des effets de matière, qu'il nomme épidermiques, peinture, collages, etc. En 1970, il les expose à Orly et en

1972 il fait une conférence à la Sorbonne sur le naturalisme.

Ses toiles se trouvent, outre dans des collections privées, à Paris au Musée des Arts africains et océaniques, au musée de Strasbourg, au musée de Brantôme, et une *Nature morte de la réalité* à Alger.

En 1973, il publie une deuxième édition du *Langage de la peinture*, illustrée et complétée d'une présentation de l'hieroglyphe.

Il figure dans le Bénézit, tome 5, p. 319.

ANNE-MARIE BRIAT NOUS FAIT VOIR LE PEINTRE DANS SON CADRE

L'atelier n° 9 est tout au fond d'un jardinet bien parisien, clos derrière une porte anodine du 14^{ème} arrondissement. Je suis venue avec une amie, attirée par l'invitation discrète, accompagnée

de ces mots en forme d'appel "Faites-le savoir". Et puis aussi parce que le hasard a fait que, depuis quelques jours, je possède un petit tableau représentant El-Biar qui a réveillé en moi un paysage tranquille qui fut longtemps familial.

Nous sommes accueillies par M. et Mme Harburger. On devine tout de suite que le couple chemine ensemble depuis longtemps et que l'histoire (la leur, mais aussi la grande) s'inscrit là, sur les murs couverts de toiles. L'œuvre en effet se donne à voir



partout... Avec l'aide de Francis Harburger on parcourt les différentes périodes de l'activité du peintre toujours en recherche. L'œil est au début trop sollicité, mais on reconnaît vite les natures mortes, superbes, sobres et pourtant éclatantes de sensualité, les recherches néo-cubistes où se mêlent la consistance sensible de la chose et le concept qui la définit, les paysages de Paris dont le pittoresque est exclu : c'est la matière, la pierre, le crépi qui est l'objet de la recherche. Mais il y a plus. Certaines toiles nous plongent dans l'Histoire : les luttes contre les préjugés racistes, pour l'Europe, pour l'Union. L'Algérie me taraude. Il faut y venir. Alors les Harburger ouvrent tout leur cœur : les cinq ans passés à Alger de 1940 à 1945, l'amitié de la communauté menacée, l'aide au débarquement allié (lui est parent de José et Henri

Aboulker), la perte d'un jeune enfant et la peinture : ces paysages d'Algérie si chargés de sensibilité! Au dos des toiles, soigneusement consigné, ce qui est peint : la clinique du docteur Porot, la villa des Oliviers, la résidence du prince d'Annam. Je m'émerveille, tellement tentée...



Mais Mme Harburger veille activement, elle ne veut rien céder de cette période qui est celle de leur parcours personnel. Nous n'insisterons pas. Mais les souvenirs n'en finissent pas de vivre. Il y a cet aïeul, Samuel Aboulker, naturalisé Français bien avant le décret Crémieux et que monseigneur Lavigerie a accompagné au port d'Alger avant le départ pour la terre d'Israël. C'est promis, j'aurai une petite note. Et puis je suis sûre que je reviendrai une autre fois sonner à l'atelier n° 9. De toute façon, M. et Mme Harburger ouvriront volontiers leur porte à ces lointains amis d'Algérie. Ils leur demandent seulement de téléphoner pour prendre rendez-vous au 01 43 22 86 75.

Plaidoyer pour un âne

Roland Dorgelès

De son vrai nom Roland Decavelé, Dorgelès (1886-1973) a été président de l'Académie Goncourt. Très connu pour son émouvant récit de guerre, *Les Croix de bois* (1919), il a aussi écrit des romans de mœurs et des récits de voyages. Le texte que nous donnons ici a été écrit au cours d'un voyage au Maroc, entrepris pour assister au *Dernier Moussem*.

Si le bonheur cherchait un gîte, c'est à la Mamounia qu'il voudrait s'enfermer, dans une de ces belles chambres silencieuses qu'une terrasse prolonge jusqu'à la cime des orangers.

Avant de me coucher, pour emporter dans mon sommeil les senteurs du jardin, j'ai soulevé le lourd rideau tiré le jour contre le soleil, mais le nid blotti dans l'encoignure a palpité d'effroi, et je suis resté tout gauche, le pan d'étoffe entre les doigts, pour laisser aux oiseaux le temps de se rendormir.

Par instants, le vent balance les cyprès et l'on entend cliqueter les palmes. Serait-ce l'annonce d'un orage ? On voudrait l'espérer. Que le brûlant été soit retardé d'un jour encore et qu'on puisse demain monter sur les terrasses dévastées d'El-Bedi sans suffoquer de chaleur, retourner au souk el Khemis pour voir galoper les chevaux sans que le sable surchauffé vous crible de ses pointes. Mais non, il ne pleuvra pas cette nuit. Le ciel reste transparent. Un ciel immense, aux mesures du désert, et tout fleuri d'étoiles.

La lune, qui doit chercher son chemin de l'autre côté de l'Atlas, tarde à paraître. Penché sur le jardin obscur, je ne distingue que des buissons pressés, de pâles touffes d'arums et le plumet déchiqueté des dattiers. A gauche, en direction du palais du sultan, le minaret de la kasbah se découpe sur la nuit bleue, une lueur à son sommet, comme une lampe de prière.

Soudain jaillit le cri que j'attendais : le dernier appel du muezzin, et aussitôt des voix répondent, de toutes les mosquées. Elles se détendent ainsi qu'un ressort laissant une vibration dans l'air. D'autres s'envolent, aériennes, pour fondre dans le ciel, et de profondes se déchirent en sanglots. Déjà, je saurais distinguer celle de la Koutoubia de celle de la Grande Mosquée comme, d'après la cloche, on reconnaît le clochet.

Les cartographes d'autrefois, que je me représente très vieux, la barbe saupoudrée de

tabac à priser et leurs bécicles remontées sur le front, se plaisaient à orner leurs planches de charmantes figurines qui résumaient leur enfantin savoir. Ne sachant trop où faire couler les fleuves, tracer les villes, dresser les monts, ils s'en tiraient en emplissant les terres inexplorées d'indigènes emblématiques et d'animaux singuliers. En Chine, c'étaient des magots à longues nattes, des pagodes, des dragons; dans les Amériques, des Peaux-rouges, des tentes, des bisons et sur l'emplacement virgine des Etats Barbaresques ils représentaient un minuscule Bédouin conduisant son chameau. Caravanes dans les sables, pirates sur la côte : voilà tout ce qu'ils savaient de "l'Occident le plus lointain". *El As ça* en arabe, pour avoir l'air documenté. Depuis, sans doute, on s'est instruit, et les mœurs ont changé, les cheiks figurent au cinéma et les pirates sont dans le commerce. Pourtant, les vieux dessins ont conservé leur enfantin prestige et si l'on veut symboliser le Maroc, on continue à griffonner une bête à deux bosses, près d'un allégorique palmier.



Moi, cela m'exaspère. D'abord parce que je n'aime pas le chameau, ce monstre ridicule, vêtu de laine à bon marché, qui mesure le désert d'un long pas dégoûté, et puis aussi parce qu'un tel classement accrédite une erreur.

L'emblème du Maroc – non seulement du Maroc, mais de toute l'Afrique du Nord et de l'Islam entier – attribut du monde arabe et sa parure, son outil, sa victime, son complément, ce n'est pas le dromadaire : c'est l'âne, tout simplement. L'âne qui suit les pistes d'un trot infatigable, l'âne qui encombre les souks de ses hottes débordantes, l'âne pelé, l'âne battu, l'âne mal nourri qui ne s'est jamais arrêté de courir depuis que Noé, d'un coup de trique, l'a chassé de l'arche.

Chacun en ce monde a ses préférences : moi, j'aime les ânes. Tous les ânes... Je ne puis en rencontrer un sans lui caresser le museau et je leur répète tout bas la douce prière de Francis Jammes leur promettant le paradis. (Il y en a que cela fait braire de plaisir, mais, le plus souvent, ils se contentent de remercier en agitant leurs longues oreilles, de crainte de me faire remarquer.)

Les baudets ne sont pas sourds, vous savez, et ils n'ignorent rien de ce que nous pensons d'eux. "Bête comme un âne... Têtu comme un âne... Méchant comme un âne..." Voilà nos gentilleses. Et en revanche ils nous entendent rabâcher que le chameau est sobre, le



bœuf travailleur, le chien fidèle : juste les qualités que nous dédaignons chez eux. Ce qui m'étonne c'est que, depuis le temps, ils ne se soient pas lassés et n'aient refusé, une fois pour toutes, de nous servir, comme les singes qui, fatigués d'être exploités par l'homme, ont décidé un beau jour (ce sont les Cambodgiens qui me l'ont appris) de ne plus comprendre nos ordres afin de vivre oisifs et libres tandis que les singes sans poil s'échineraient à repiquer leur riz.

Qu'ils refusent donc de travailler, les six cent mille bourricots du Moghreb et vous verrez ce qu'il adviendra ! L'eau ne montera plus des puits, les champs ne seront plus labourés, les douars garderont leurs récoltes, les meules s'arrêteront de tourner et le chameau, mis à toutes les corvées, cessera peut-être de faire des embarras. Malheureusement, les bêtes de somme ignorent la solidarité – comme les hommes la gratitude – et leur esclavage ne prendra jamais fin. Qui donc se mêlerait de plaindre un animal dont le prophète a dit que son cri était le plus affreux du monde ? Pour l'empêcher de braire, on le roue de coups – Mahomet sera content – et bien que les arbres soient rares dans le sud, on en trouve toujours assez pour tailler des bâtons.

Un chameau coûte assez cher pour qu'on le regrette : pas un âne. Demain, au souk el-khemis, on achètera un nouveau souffre-douleur. Le mulet lui-même, qui est pourtant de la famille, ne consent pas à frayer avec ce parent mal vêtu. Il a de beaux harnachements, des selles de cuir rouge, et porte sur le dos des caïds, tandis que le bourricot n'est enfourché que par des pouilleux.

Pourquoi n'a-t-on jamais rien fait pour réparer cette injustice ? Avec notre dernière Exposition, où les Colonies tenaient leur place, l'occasion était toute trouvée : le Protectorat l'a laissée passer. Lorsqu'on a choisi, pour l'envoyer en France, ce que l'Empire chérifien possédait de plus caractéristique, on n'a oublié ni les babouchiers de Fès, ni les tisserands de Marrakech, ni les maroquiniers de Rabat. Le *mokbazni* à lourd manteau se promenait devant le souk miniature, un *sabeb* préparait le thé à la menthe et le porteur d'eau agitait sa clochette ; tout y était, jusqu'au chameau, l'inévitable, l'odieux chameau qui remâche sa pâture en montrant ses dents jaunes, mais personne n'a pensé à l'âne.

J'aurais pourtant aimé qu'à cette occasion on choisît n'importe où, entre Agadir et Taza, un petit bourriquet de rien du tout, un *bebîme* pas plus beau que les autres, qui aurait représenté à Paris tous ses frères malheureux.

Parfaitement : l'ambassadeur des ânes. Avec un collier de perles bleues et des sabots cirés. Dans l'île aux Cygnes, pendant six mois, il se serait pavané, entre des dames attendries et des enfants aux poches pleines de carottes, on l'aurait étrillé mieux qu'un cheval de polo, caressé, gavé, et il serait reparti, gras comme un pacha, pour raconter ces merveilles chez lui. Le long des vieux remparts et dans la cour encombrée des fondouks, le voyageur aurait expliqué à ses compagnons que les Chrétiens n'ont pas, après tout, le cœur si mauvais et en un temps où les hommes, blancs ou bruns, agissent comme des ânes, les ânes auraient peut-être donné un exemple de concorde aux humains. ■

Qui étiez-vous, monseigneur Lavigerie ?



Cardinal, bien sûr
Hardi dès le début
Africain de cœur
Rarement on vit
La foi mêler ainsi
Esprit, cœur, intelligence
Sans oublier le sens du devoir.

La vie, de son temps, d'un
Archevêque d'Alger
Voyait et demandait
Initiative et courage
Grandes qualités humaines
Et spirituelles.
Rien ne l'arrêtait
Il fut à Carthage comme à Alger
Exemplaire homme d'Eglise

Faut-il parler d'un destin hors du commun* ? Le cardinal Lavigerie a connu une popularité extrême, a côtoyé les plus grands personnages de son temps, a fondé deux ordres missionnaires, les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, et, entre autres, un séminaire à Jérusalem, a été un élément important de l'abolition de l'esclavage. Archevêque d'Alger et de Carthage (où il construisit une cathédrale), le cardinal Lavigerie a été le confident du pape Léon XIII**, l'initiateur de bien des réalisations, infatigable travailleur, il fut aussi un grand voyageur. Or, un siècle après sa mort, s'il n'est pas un inconnu dans un certain milieu, son nom n'évoque guère de souvenirs dans le grand public. Né en 1825 à Bayonne dans une famille de tendance libérale et de comportement affectueux, son parcours est classique, école libre, séminaire, études poussées, ordination sacerdotale en 1849. C'est en 1867 qu'il est nommé archevêque d'Alger. Mais son comportement n'est pas toujours classique, lui, et il est souvent en conflit avec son entourage pour ses prises de position ou ses initiatives. Son premier biographe, monseigneur Baunard, en 1896, le définit en quelques mots : "hardi, énergique, ardent, dominateur gouvernant, subjuguant ou fascinant tout le monde." Mais sa foi était inébranlable et venait à bout de bien des obstacles. La mort, à Alger en 1892, le surprit en pleine activité malgré une santé ébranlée par le surmenage.

J.H.

* Il faut en tout cas lire, comme on lirait un roman, le récit de cette vie si remplie, si intéressante. La biographie concernant le cardinal est très fournie. Nous en reparlerons.

** A l'annonce de sa mort, Léon XIII avait dit : "Je l'aimais comme un frère."